



ACCOMPAGNEMENT COACHING DE VIE

La question de la fusion et de la proximité dans l'accompagnement

La notion de fusion suscite bien des débats...

Doit-on encore parler de relation lorsque l'état fusionnel annihile l'écart existant entre deux personnes ? Lorsque celles-ci n'arrivent plus à se dégager d'un méli-mélo affectif et qu'elles s'enlisent dans une dépendance, un processus limitant, la fusion n'est-elle pas un empêchement à être ? Que sont devenues alors les notions d'autonomie et d'altérité ?

La question, de la fusion d'une part et d'autre part de la proximité nécessaire à l'accompagnement, confronte chacun de nous dans sa relation professionnelle à l'autre.

La fusion lorsqu'elle est constatée, vécue, voire subie est-elle qu'une impasse, un évitement, une impuissance à être ?

Ce thème a été abordé longuement lors d'une session à la formation « coaching de vie ». En voici les principaux retours...

La fusion a-t-elle sa place dans une relation d'accompagnement ?

La fusion a-t-elle sa place dans la relation d'accompagnement ? Tout simplement non ! Elle peut certes se frayer un chemin, influencer un échange, jaillir à l'occasion d'un transfert et polluer la relation mais la fusion ne présente pas d'homogénéité avec l'accompagnement.

La fusion indique la disparition de personnes différenciées au profit d'une seule entité. L'une dans l'autre, chacune abandonne ce qui la singularise au profit d'une « masse », comme si tout se déroule dans un même corps. C'est « se compacter » l'une avec l'autre, l'une dans l'autre, en se confondant, en s'amalgamant, supprimant ainsi l'altérité. Chacune possède l'autre, chacune est possédée par l'autre... Il y a confusion des limites, des territoires, des sens.

Plus que de s'interroger sur la place de la fusion, nous devons plutôt nous inquiéter de son surgissement dans le contexte de l'accompagnement. En revanche, ce n'est pas parce qu'elle n'a pas de place consacrée dans l'accompagnement qu'elle n'est pas influente. Le processus fusionnel est opérant de manière chronique dans le lien à l'autre, dans l'attachement à l'autre. L'accompagnement le tient naturellement à distance mais la vigilance attentionnelle peut connaître des défaillances !

Où commence la fusion ?

Lorsque l'entre-deux se réduit, lorsque l'écart se dégrade... La fusion peut être progressive, insidieuse voire pernicieuse. Il suffit de faire disparaître l'autre sous la pression des attentes, des projections, des transferts. De fait l'autre n'existe plus à part entière : il devient « mon propre centre d'intérêt ». Il n'est plus entendu dans sa singularité. Il est devenu « un autre moi ». L'espace relationnel se contracte au point de disparaître. L'autre est confondu avec moi. Savoir ce qui est bon pour l'autre est

déjà l'indice d'un processus fusionnel en voie d'installation. Confondre l'autre avec soi c'est le réduire à ce que je suis, à ce que je pense être profitable pour l'autre car « cela a été bon pour moi dans le passé ». C'est le faire disparaître en tant que personne différente. Parfois cela va jusqu'à être un procès à charge contre l'altérité... La relation s'embrouille et s'opacifie. La rencontre avec l'autre n'a pas lieu. C'est le désir de possession qui s'installe, autre forme de fusion...

La relation est-elle encore possible ?

Pour qu'une relation soit possible, il convient d'être deux ! La relation s'établit lorsque les deux personnes, l'une comme l'autre s'identifient comme distinctes et différenciées. Mais il ne suffit pas de le dire, il est d'importance de le poser dans les actes. Demeurer dans la différenciation est tout simplement incontournable pour que la relation subsiste. C'est pour cela qu'il ne peut y avoir de « relation » dans la fusion. La « relation dite fusionnelle » n'existe pas ! L'effet de distanciation, le jeu de l'entre-deux, le respect de l'écart posent une distinction majeure entre relation et fusion. Cette dernière nie l'altérité, se nourrit d'un désir d'occupation et procède pas-à-pas à l'annulation de l'existence de l'autre. Il y a disparition de l'autre au profit d'une « masse commune ». C'est en sorte une OPA sauvage sur l'autre !

Mais à vous entendre, le processus fusionnel est inhérent à l'organisation humaine. Faut-il combattre cet état fusionnel ?

Combattre l'état fusionnel ? Diable non... (rires). Qu'on le souhaiterait que nous ne le pourrions pas. La relation d'accompagnement se place sous le signe de l'ajustement permanent de la proximité sans fusion avec l'autre, d'une approche bienveillante et accueillante de l'autre tel qu'il est, avec ses multiples mouvements intérieurs.

La fusion est-elle un besoin ?

Je parlerai plutôt de la manifestation d'un manque à combler. La fusion n'est pas motivée par la rencontre avec l'autre mais par la recherche à satisfaire un dû, une promiscuité, tout en évitant la relation. En supprimant l'entre-deux, l'autre en tant que personne distincte et singulière disparaît. Cette disparition rassure en quelque sorte, et en se confondant avec l'autre, la peur de

l'autre s'atténue. De fait, l'état fusionnel évite de s'interroger sur soi mais aussi sur la différence existante entre l'autre et soi. C'est précisément cet écart qui peut se révéler angoissant. La peur de la rencontre entre deux personnes différentes alimente « la boîte à fusion » et anesthésie l'entre-deux.

L'idée de « supprimer » la différence que l'autre représente est-il associé au processus fusionnel ?

L'état fusionnel gomme l'altérité de l'autre certes mais aussi la sienne ! La personne craint de poser sa différence, de marquer la relation sous le signe de l'altérité, d'être différent de l'autre. Prendre le risque de la relation, c'est-à-dire de se montrer à l'autre telle qu'elle est, est jugé dangereux. Il y a perte de l'identité parce qu'il y a danger à exprimer ses pensées, ses ressentis, ses besoins. Seuls les vécus qui se conforment au diktat fusionnel sont évoqués : les autres sont refoulés. Beaucoup de somatisations sont la conséquence de ce dénigrement. Et l'une des premières somatisations est la « phobie du contact »(1). La différence fait peur et l'incertitude qu'elle crée nourrit l'angoisse. La fusion procède ainsi à la disparition de l'entre-deux et de tout ce qui singularise les individus. Il s'agit alors pour les personnes vivant un état fusionnel de se fondre dans « la masse » (2). Elias Canetti évoque à ce propos un processus de « massification ».

« Faire masse », devenir avec l'autre une « masse compacte » afin de ne laisser aucun espace entre l'autre et soi, ce qui évite toute relation, toute différence, toute singularité. La crainte, d'être rejeté, de déplaire, de ne pas être conforme à ce que l'autre attend de soi, est évacuée. Cela rassure « la personne fusionnelle » et entretient cet état.

La fusion est donc une perte de soi ?

Si la fusion implique l'abandon de soi, elle vise aussi une emprise sur autrui. En perdant son identité, la personne « se chosifie ». A imiter l'autre, en atténuant les aspérités, en effaçant les différences, il y a une forme d'union, d'unicité, une sorte de coïncidence humaine qui débouche sur une possession mutuelle. Le « vivre ensemble » est loin... Ce qui reste est un « vivre dedans l'autre ». L'un et l'autre sont, par et pour l'autre, des supports d'existence. L'un et l'autre sont possédés par leurs jeux mutuels au détriment d'un « je » respectif et distinct. La fusion est un empêchement à être. Elle défait toute amorce de relation. Ce qui les unit c'est l'absence de toute altérité et la mise en place de stratégies qui ont pour objectif de rejeter tout entre-deux naissant. La fusion est une démarche de pouvoir : elle mène irrémédiablement à une impasse.

La fusion est logiquement absente de tout accompagnement n'est-ce pas ?

Le champ de l'accompagnement n'échappe pas au processus fusionnel. Je rappelle que celui-ci est insidieux et pernicieux... Nous le retrouvons par ci et par là, souligné et pointé lors des supervisions. Souhaitez-vous quelques exemples ?

Lorsqu'un accompagnant croît savoir ce qui est préférable pour son client, a des attentes précises, pré-orienté et influence le client –pour son bien !- car l'accompagnant a traversé par le passé une situation semblable, n'est-ce-pas une façon de rejeter l'altérité, de formater l'autre à son image, d'effacer l'entre-deux, véritable espace d'exploration et d'émancipation du client ?

N'oublions pas que la fusion procède à l'extinction de l'identité de l'autre, à la négation de ressources différentes pour solutionner une

difficulté. Faire de l'autre un identique à soi, selon ses croyances, ses a priori, ses grilles de lecture, est une façon de fusionner. Tout ce qui vient limiter les différences, rejeter l'altérité, exercer une domination par suppression de ce qui fait de l'autre un sujet doit s'envisager comme une des facettes de la fusion. Il est question alors d'une déshumanisation d'autrui.

Qui dit fusion dit absence d'espace entre deux personnes. Cela pose la question de « la bonne distance » entre l'accompagnant et l'accompagné...

Après avoir beaucoup parlé du processus fusionnel, il est logique d'aborder le sujet de la distance. En premier lieu il n'existe pas une « bonne distance ». La relation d'accompagnement suppose un espace conséquent entre l'accompagnant et l'accompagné. Mais quel est cet espace ? De quelle distance parlons-nous ? Existe-t-il un juste milieu entre trop près et trop éloigné ? Est-ce que la distance adéquate entre deux pôles opposés, sur une graduation de 10, se situerait-elle à 5 par exemple ?

J'entends également en supervision, évoquer la nécessité de se mettre « à bonne distance » pour se protéger. Se protéger de qui ? De quoi ? S'il s'agit de se protéger de l'autre, alors je serai direct : changez de métier ! Comment accompagner à distance ? Qu'est-ce que cette histoire de se protéger de l'autre ? Si l'on considère la relation d'accompagnement comme une dynamique de sociabilisation et d'humanisation, l'accompagnant se doit d'être à proximité de l'accompagné. Il est à ses côtés, proche, présent et bienveillant. Etre en approche et s'ajuster en permanence c'est ce qui nourrit la posture de l'accompagnant. La juste distance est une distance sans cesse en mouvement. Elle oscille, elle va et vient, se densifie et s'allège, se rapproche et s'éloigne. Elle est composée de paroles et de silences, d'interrogations et de soutiens. La juste distance contribue à préserver l'espace dont le client a besoin pour se questionner, explorer de nouvelles ressources et accueillir l'imprévisibilité, la sienne ou celle d'autrui.

Tenir à distance autrui s'est exclure d'une proximité indispensable à l'accompagnement. Mettre à distance la personne que l'on est sensé accompagner ne permet plus de l'accueillir telle qu'elle est. N'oublions pas que l'accompagnement se vit dans et par la rencontre, dans ce mouvement d'approche qui n'en finit jamais de s'actualiser.

Etre à proximité d'autrui, en approche, sans visée particulière, sans intention, c'est accorder à autrui l'espace dont il a besoin pour laisser résonner ce qui émerge et permettre ce qui circule de circuler, ce qui se défait et dénoue de se défaire et de se dénouer. La relation d'accompagnement préserve la liberté d'être, celle de se mouvoir, de se réinventer, d'évoluer et de se transformer. L'accompagnant est garant de la qualité de cette relation. Si celle-ci se vit éloignée de la fusion, en revanche elle œuvre dans la proximité à l'autre.

La juste distance humanise, la fusion appelle, au mieux à une prise en charge, au pire à une extinction de l'autre...



Roger DAULIN

Fondateur de Ecol'COACH
Formation à la relation d'accompagnement
par le coaching de vie
www.formation-ecolcoach.fr

(1) Dominique Depenne décrit avec clarté ce processus dans son livre : *Distance et proximité en travail social* Editeur ESF

(2) Elias Canetti : *Masse et puissance* Ed Gallimard